

Hors-d'œuvres

Thomas LOUIS

Bonne dégustation !, Thomas Louis

No Taste

L'assiette est riche mais dépouillée ; tout s'étire sur la hauteur en gratte-ciel printanier. Une embuscade pour les esthètes. Hanane Durassier, s'approche et observe le résultat. Le coleslaw ressemble à une barbe irrégulière et, non loin, un pain de nuage fume, comme un étroit volcan. La cheffe passe le morceau de tissu sur son plat ; il crisse sur les rebords de l'assiette. De la lave de propreté. Plus de tache, plus rien. Tout est immaculé aussitôt que le doigt passe. Le salut du Monde se concentre au milieu de la porcelaine blanche. Ce n'est pas une névrose, c'est le métier qui est rentré.

Des aliments, Hanane Durassier ne puise que le meilleur. La fumée de la cuisine se remplit de bonnes odeurs. Un petit fumet léger, dont tout le monde s'imprègne pour garder le cap. Elle motive les troupes, stylise le temps. "Soyez éclatants". "Éclatez-vous". Les combinaisons d'aliments soulèvent la terre, le cœur et le souffle de l'équipe. Hanane Durassier n'a pas d'autre méthode que d'être la meilleure. Et ça part en salle.

Gouverner ce restaurant passe par la beauté. Le dessert passe sous ses yeux. Tout, tout a l'air impeccable. La cheffe ouvre le réfrigérateur, agrippe un objet type aérosol, et le pointe vers l'ananas aux pralines rôti au pastis. D'un coup sec, comme un murmure, on entend un pshiit.

Un pshiit.

Et puis plus rien.

Le goût a disparu. Le goût hurle en silence.

Car au No Taste, le goût est mort-né. En un pshiiit, la légende est forgée.

Et depuis la première semaine, le No Taste est complet.

C'est ça. Au No Taste, tout a l'air appétissant, tout est travaillé pour l'être. Mais rien n'est savoureux. Chaque plat est soigneusement laqué avec un produit secret — dont je ne révélerai pas la recette — afin de lui retirer toute particule de goût. Dans ce monde singulier, la banane, le cresson et le poisson pané sont au même niveau de plaisir.

Avec cette volonté de rompre la tranquillité du traditionnel, Hanane Durassier a eu cette idée idiote qui, comme toute idée idiote, fait fureur par-delà l'expérience. Aujourd'hui, du bout de la ville à la pointe de l'Hexagone, personne ne mérite de ne pas expérimenter le No Taste. Personne, pense-t-on, sauf ceux qui n'ont pas de goût. Quelquefois, lorsqu'il

manque une table, qu'un couple a annulé au dernier moment, qu'un trio d'amis a fait un *no-show*, les gens se disputent à l'entrée. Tout le monde veut en être, cocher la case du "je suis allé au No Taste". Les plats sont des verrières depuis lesquelles on aperçoit l'envie des autres d'être à notre table. Ça n'est pas une idiotie, non, c'est la meute qui appelle son amie, et ainsi de suite. Ce soir, la salle est pleine, et l'ananas rôti est parti table 8. Chaud.

Chaud, l'ananas — bien laqué — arrive. Quatre chaises sont disposées autour de la table, sur lesquelles se trouve assise une famille, réunie ici pour l'anniversaire de la grand-mère. En cuisine, on le sait, puisque l'un des petits-fils est venu demander une bougie sur le fondant au chocolat. Une bougie, et le souffle des choses. L'ananas en précède deux autres, et lorsque tout le monde — sauf la grand-mère — est servi, les lumières se baissent, et le No Taste déroule son esprit bon enfant autour d'un ultime fondant. *Joyeux anniversaire Mémé*. Tout le restaurant chante à tue-tête dans une petite avalanche, sous le regard inquiet et résolument désintéressé de la grand-mère. Comme on dévisage le diable, elle fixe son gâteau :

— Encore un truc sans goût j'imagine ? Non mais vraiment Charles, qu'est-ce qui t'as pris de m'emmener ici ? De NOUS emmener ici ! T'as vu le prix ? Si c'est pour rien bouffer depuis le début du repas, c'est pas la peine !

— Mais enfin Mémé on mange ! dit Charles.

— T'appelles ça manger toi ? On se bouffe la peau des mains, et en plus, c'est comme si on bouffait de l'air ! Merci du voyage !

— Je pensais que ça te ferait plaisir de découvrir quelque chose de nouveau. À ton âge...

— De nouveau ? Une blanquette, là oui, mais ton "pistil de fenouil sauce melon" ou je sais pas quoi, tu me la copieras ! Je vais me faire une boîte de raviolis en rentrant, ça va pas traîner.

— Enfin Mémé, répond Stéphane, un deuxième petit-fils. Si tu n'es pas contente, n'en dégoûtes pas les autres tout de même. Je te rappelle que c'est un cadeau qu'on te fait là.

— Un cadeau ? Oui, oh bon, un cadeau, à mon âge, j'ai bien vu que vous vous faites plaisir avant tout. Tu crois que ça m'amuse de me frustrer à manger du chocolat en sachant que j'en aurais jamais le goût ? Alors voilà : merci !

— Vous êtes ingwate Mémé, tout de même.

— Ah bah v’la autre chose ! Tu ne veux pas apprendre à parler notre langue ma pupuce ? Tu as quand même bientôt 40 ans, il serait temps d’y songer.

— Mémé ! coupe Charles. Ne parle pas comme ça à Alyce enfin. Elle ne va pas s’excuser d’être anglaise.

— Oh toi bien sûr, entre tes restaurants sans odeur ni saveur et tes copines qui en manquent tout autant, t’es le roi du pétrole ici.

— Mais enfin ça va pas, dit Stéphane. On voulait te faire un petit repas entre grand mère et petits-fils, et toi, tu gâches tout !

— Je ne gâche rien, c’est votre restaurant qui gâche tout. Enfin, le goût des aliments, déjà. Il n’y a que le goût dans ma vie, et vous me le gâchez...

— Apwès, si je puis me pewmettre, Mémé n’a pas vwaiment tow. C’est vwai, on ne mange pouw ainsi diwe.... wien.

— Voilà ! On ne mange rien, *wien*, comme tu dis, poupoule, souffle la grand-mère.

— Je ne comprends pas ce que vous ne comprenez pas, répond Charles abasourdi qu’on ne comprenne pas. Le No Taste est devenu une institution, toute la ville veut y être !

— Sauf ta grand-mère, dit-elle ! Mauvaise pioche, dommage ! Tiens, Stéphane, appelle-moi le cuisinier.

— C’est une cuisinière, répond Stéphane. Hanane Durassier, elle a fait *Chef en toque*, toi qui regardes tant la télévision, tu ne la connais pas ?

— Inconnue au bataillon. Encore une ratée.

Comme un soldat, Stéphane se lève, et alpague un serveur près de la cuisine. Quelques pincées de secondes plus tard, il revient accompagné de la cheffe, en personne.

Imaginons qu’elle pense se faire féliciter par la tablée.

— Messieurs dames bonsoir, tout s'est bien passé pour vous ? Encore bon anniversaire Madame.

— Dites voir, lui répond la grand-mère en lui tirant la manche, votre fondant au chocolat, vous l'avez avec du goût ?

— Du ? Non Madame, je suis navrée, c'est le concept de mon restaurant. *No – Taste : Sans - Goût.*

— Oui oui, bon, alors ça c'est vraiment une pure connerie, mais au-delà de ça, j'aimerais vraiment manger du chocolat pour mon anniversaire, alors si vous êtes aussi bonne pour faire disparaître le goût, vous êtes peut-être bonne pour le faire apparaître.

— Eh bien... oui... oui, oui, d'accord, je vais vous apporter un fondant avec goût. S'il en reste.

Fébrile, Hanane Durassier s'achemine vers la cuisine, sous le regard appuyé et honteux de Charles, Stéphane et Alyce. Plusieurs minutes s'écoulent. Un souffle, des respirations à réveiller un soulard, et Hanane Durassier revient, une assiette à dessert en main et, posée en son centre, un fondant. Le même que le précédent.

— Et voici. Je vous souhaite une bonne dégustation.

— Ah ! Merci merci, répond la grand-mère. Voyons voir.

Les yeux des petits-enfants sont des ballons crevés. La grand-mère — celle qui a osé un jour défier le No Taste — plante sa cuillère dans un fondant au chocolat bourré de textures, de couleurs, mais aussi : de goûts.

Et évidemment, "évidemment" dit la grand-mère, évidemment :

— Et bah voilà ! C'est dégueulasse. Elle vous a bien eu tiens, la conne. Tout ce barouf, juste parce que c'est une cuisinière en carton-pâte. Ça a le goût du chocolat qu'on laisse deux semaines au réfrigérateur. Y'a pas de saveur, y'a rien, la bulle. La bullasse. Tiens, bien fait, dit-elle en mimant un bras d'honneur vers Charles. Toi et tes idées pour faire comme les autres... Grâce à toi, on a payé pour une tablette de chocolat ouverte depuis deux semaines réduites en fondant laqué. Bon anniversaire.

— Laisse-moi goûter, dit Stéphane.

Stéphane avance sa cuillère, les secondes se gonflent. Il plonge son outil dans le fondant, et le porte à sa bouche. Sa tête est baissée, ses oreilles comme des coquelicots pliés sous le poids d'une goutte. Ses yeux se révulsent. Paniqué, il regarde Alyce, et dans un cri opératique, découvre les racines cachées du No Taste.

— Merde, avoue-t-il. Merde alors.

— Ah, tu vois ! se réjouit Mémé. Même pas un cœur de cacahuète, rien ! Quetchi !

— C'est peut-être ça l'umami.

— Le quoi ?

— L'umami : c'est une saveur. Comme le sucré, le salé, l'acide, mais qu'on a un peu de mal à définir, elle. Ça vient du Japon je crois. Alors tu vois, là, c'est peut-être l'umami. Enfin je ne sais pas, mais c'est spécial, je te l'accorde.

— V'là aut'chose. Ne cherche pas à trouver une saveur alors que c'est infâme. Je crois juste que c'est vraiment la saveur du "raté" moi, répond la grand-mère en essuyant sa bouche avec lassitude.

Stéphane mâchonne ce qu'il reste de fondant au chocolat. Sa bouche fait des bourrelets de borborygmes ; c'est un coup de crayon dans la langue, un dessin loupé, et des bouts de mine désagréables. De quoi déconsidérer tout ce qui nous entoure au monde. Dehors, la lune croissantée fait, elle aussi, un bras d'honneur à la tablée. Alyce et Charles goûtent à leur tour, et, comme Stéphane, investissent la déception de la plus belle des manières : avec une pointe de honte et de vanité.

— Mmmh oui c'est vrai que ce n'est pas fou, concède Charles.

— C'est vwai oui, mais enfin, ce n'est pas non plus howible, dit Alyce.

— Si, répond la grand-mère. Regarde-toi, on dirait une édentée, un petit bout de gâteau t'a pompé toute ta salive, c'est quand même un sujet...

Comme si la main saisissait un objet convoité, attendu, bâti de fumée, Alyce ne répond pas et boit d'une traite un verre d'eau posé devant elle. La sapidité mordante et imaginée n'a plus lieu d'être. Le goût a dérapé dans l'ombre. Et la fête est finie.

— Bon annivewsaiwe quand même, Mémé.

Compte tenu de la mallette

Je suis dans le métro, je profite d'un bon retour vers mon petit quartier. Le trajet se passe bien, nous voguons au-dessus de Paris, dans ce tronçon aérien qui me permet de garder en tête ma posture sur terre. Je suis M. Frontenas, et je suis peintre nourriturier. Je ne suis là que pour donner du corps aux aliments oubliés, je vous laisserai ma carte à l'occasion. Je dis "oubliés", mais surtout : prêts à être jetés. Faisons simple : je trempe mon pinceau dans la betterave, j'obtiens un joli violet, tirant sur le glycine, que j'applique doctement sur une toile. Et ça me fait des peintures. Simple.

Alors c'est ainsi, je trimballe avec moi ma mallette, où que je sois, où que j'aïlle. À ce moment-là de mon histoire, je vais chez moi, mais il faut bien se figurer qu'à l'aller, je me rendais chez ma dentiste. Alors voilà, je l'emporte toujours, ma mallette, car je peux toujours vouloir peindre. Et toujours je peux trouver un aliment sur le rebord d'un petit trottoir crotté, cela semble aller de soi.

Désormais, je suis dans le métro, je profite d'un bon retour vers mon petit quartier, malgré la foule tassée autour de moi. Ligne 2, agréable parce qu'elle est aérée, mais rien d'autre. Nous sommes arrêtés entre les stations Jaurès et Stalingrad. Encore une panne. La vue est belle, pas mal en tout cas, et je ne suis pas pressé. À ce moment-là, je crois que tout va bien. Tout va si bien, que je commence à fermer les yeux, puis à les ouvrir, puis à les fermer, puis... ma mallette a disparu, et le métro redémarre.

Impossible, je ne vois personne, personne n'est paniqué. Mais nous sommes — me dis-je — tassés, et personne ne se rend compte d'autre chose que son existence lorsqu'on le tasse quelque part. À cet instant, deux pensées s'ouvrent à moi :

1. Je dois courir dans tout le wagon pour trouver le voleur avant d'atteindre le prochain arrêt.
2. Nous arrivons au prochain arrêt. Dommage.

Puis, deux autres pensées :

1. Je n'ai pas le temps de retrouver le voleur, je dois me résoudre à abandonner.
2. J'avais bien envie de peindre la vue que j'ai vu depuis le métro aérien en rentrant à la maison tiens.

Puis, l'ultime pensée :

1. Je vais rentrer tranquillement, et refaire toute ma mallette.

Je ne suis pas d'un naturel fonceur, encore moins déterminé, mais après tout, que puis-je faire, à part arrêter le métro pour une tomate pourrie, une fiole de limoncello, et quelques morceaux de chocolat noir ?

À Barbes-Rochechouart, je descends. J'habite deux arrêts plus loin, mais j'ai besoin de me secouer. Le froissement de l'air sec sur ma figure me fait du bien, instantanément du bien. Je ne suis pas en forme. J'ai envie de retrouver mon voleur, de lui claquer une poussee de crocus sur le dos, et de m'en aller en courant en récupérant ma mallette. Mon matériel, ma belle mallette, que j'avais construite moi-même. Un bout de tissu, deux rondins de bois, et c'était ma mallette. Vraiment, quelle enflure. Je vous jure.

Je vis à Montmartre, rue des Trois-Frères, ce qui m'en fait toujours trois que je n'ai pas. Le marché place d'Anvers — qui se tient d'ailleurs aujourd'hui — les petits cafés avec mes acolytes, les touristes qui m'admirent avec mon petit chapeau — tout le quartier n'a d'yeux que pour moi lorsque je le porte —, et puis les montées, moi qui commence à souffrir d'un âge que j'ai. Oh je ne dis pas, j'adore mon quartier, je ne pourrais vivre nulle part ailleurs. Mais c'est vrai que parfois, transporter ma mallette jusqu'à mon cinquième étage, c'était un peu tirer sur un rideau jusqu'à ce qu'il cède. Sauf que le rideau, c'est moi. Je marche rue d'Orsel, la mine, je le suppose, déconfite, parce que malgré tout, ça file un petit coup derrière la nuque de perdre son matériel de peintre nourriturier. Je me prends à rêver secrètement que tout ce qu'il y a dans ma mallette se mette à pourrir, à fondre, à huiler de partout sur mon voleur. Et je souris sympathiquement, les yeux poreux au monde.

Si poreux, que lorsque je tourne la tête vers la rue Briquet — ou plutôt, la ruelle Briquet — j'aperçois une femme mal en point. Le corps voûté, penché vers ce qu'il reste de pavés, entre deux mégots. Elle est assise au pied d'une tente de camping. Alors quoi ? Vous me connaissez un peu maintenant, je m'avance, et je lui demande si elle veut de l'aide. Elle se lève, et me répond par quoi ? Par une tarte. Elle me file une torgnole en pleine poire la foldingue ! Je baisse les yeux, et je remarque quoi ? Que c'est ma mallette là, à ses pieds ! MA mallette ! Alors quoi ? Alors je lui dis que c'est à moi, qu'il faut me la rendre, que je suis peintre, artiste quoi ! Je baisse à nouveau les yeux, et je note que tout est là : mes pinceaux,

ma palette, mon petit chiffon en toile de Jouy, mon gobelet pliable. Tout. Sauf mes nourritures.

— Vous avez mangé mes nourritures ?

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ? J'ai faim, oui, et alors ?

— Vous n'avez pas à manger chez vous ?

— T'es chez moi, Ducon.

— Oh (et là, je réalise le décor dans lequel je me trouve).

Je regarde en face de moi, au bout de la ruelle, et j'aperçois ce qui pourrait bien détendre l'atmosphère :

— Vous ne voulez pas qu'on aille faire le marché ensemble ? Vous me rendez ma mallette, je m'achète de nouveaux aliments pour peindre, et je vous achète des petites douceurs à vous mettre sous la dent. Et on est quitte, on se quitte, même, bons amis. Enfin... ami. Enfin on se quitte, sans se donner des baffes.

— Je ne sais pas ce que tu cherches toi, mais tu vas le trouver, qu'elle me répond, avec la menace dans la voix.

Je n'ai pas le temps de trouver quoi lui répondre, qu'elle enchaîne :

— Mais ça me va, je suis d'accord. Si je peux grailler à l'œil, je suis d'accord.

Dans une étonnante fluidité, une articulation simplette, nous nous nous dirigeons vers le marché. Mais même après ce doux échange, je ne parviens pas à récupérer ma mallette. La bougresse ne veut pas encore me la rendre. Ça va venir, j'imagine. J'imagine. Nous traversons le Boulevard Rochechouart face à la rue de Dunkerque, et nous voici atteignant la place d'Anvers, sur laquelle est posé le marché. La démarche de mon accompagnatrice a quelque chose de sécable ; j'ai l'impression que son tronc va se décrocher du reste. Et puis ce soleil, les nervures du soleil, qui m'éblouissent. Le souffle épais, je ne vois pas grand-chose, si ce n'est, lorsque j'atteins le premier étal (une fromagerie, mon péché mignon, mais pas pour la peinture) qu'elle marche toujours à mes côtés.

— Vous ne voulez pas me rendre ma mallette ? je demande.

— Nan, j'ai pas confiance. Tu l'auras quand j'aurais de quoi grailler.

— Ah bon, je dis.

La journée est froissée. J'aurais aimé garder une trace, une trace précise de cet instant, nappé, non, bordé d'un mélange de mélancolie et d'excitation de me rendre à quelqu'un d'autre que moi. Devant l'étal de la fromagerie, j'observe les gens tourner. Chacun achète, chacun pèse ce qu'il va manger. Chacun se sent responsable de son propre corps. Et les commerçants les observent, ils sont là, derrière leurs caisses, à regarder pousser la vie autour d'eux. Nous marchons, mon accompagnatrice et moi, quelques dizaines de secondes, et elle se stoppe devant l'étal de "produits de la ruche". Je la comprends, le miel est un très bon vernis naturel pour la peinture en nourritures. Il fixe les couleurs avec propreté, sans laisser de fini gras comme pourrait le faire le sucre glace fondu. Et puis la simplicité, la simplicité d'utilisation. Un petit coup de pinceau dans le pot, et nous voici verni.

À ce stand, elle décide de se faire plaisir. Même si elle abuse un peu à mon sens, je préfère ne rien dire. J'imagine qu'elle va se lasser de me plumer. Suite à sa commande, j'achète tout de même à mon accompagnatrice quelques biscuits au pollen en plus (histoire d'être sûr qu'elle ne veuille rien d'autre), ainsi qu'une cuillère à miel en inox (pour quel usage, je ne le saurai, j'imagine, jamais), et nous poursuivons ma route. Je suis un peu refroidi par la somme que je viens de dépenser, alors même que je ne me suis rien pris pour moi, mais après tout, quel prix serais-je prêt à mettre pour ma mallette ? Je n'en sais rien, mais de toute évidence, nous ne l'avons pas encore atteint. Je me dis que je ferai mes commissions une fois qu'elle sera partie ; je serai plus tranquille, à coup sûr. Nous marchons côte à côte, mais nous ne parlons pas. Alors je me lance :

— Je ne connais même pas votre prénom.

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ? Bon, tu me donnes mes choses ?

D'un air que je juge las, je lui donne ses choses, ses biscuits, sa cuillère à miel, et en relevant la figure, j'avise un œil de bœuf couleur cœur d'amande sur un immeuble de l'Avenue Trudaine. Un œil de bœuf depuis lequel une vieille bonne femme fixe l'agitation du marché. Nos regards se croisent, et je suis gêné qu'elle pense que je souhaite en savoir plus sur son intérieur — au dernier étage. Alors je baisse la tête, et je fronce le regard. Mon accompagnatrice a un temps d'avance, et je la remarque s'arrêter au stand de charcuterie. Une fois encore, je la comprends, mais je n'ai aucune anecdote sur ma peinture à ce stade. Elle craque pour une petite barquette de grattons, une tranche de pâté en croûte Richelieu qu'elle demande "bien épaisse" (tu penses), et une bouchée à la reine.

— Vous faites vos courses pour la semaine là ? je demande avec un rire acide, alors même que je n'ai pas pour habitude d'avoir mauvais caractère,

— Oh ça va, j'ai pas de sous, j'ai faim, ça suffit pour me faire payer une petite bouchée à la reine en sus, tu crois pas ? Ça va pas te manquer ces huit euros ?

Et je note que la bouche à la reine coûte huit euros (l'unité, oui oui). Alors je paie, un peu soumis, et après, ma mémoire flotte un peu. Je récupère ma monnaie, et là, là, je vois mon accompagnatrice récupérer le sac auprès de la charcutière, et courir comme une dératée dans les tréfonds du marché. Dois-je préciser qu'elle tient toujours ma mallette bien serrée entre ses doigts droits, et ses prochains repas dans sa main gauche ?

Et puis j'entends un bruit, celui de ma pauvre carcasse immobile, comme si on lançait au sol chacun de mes pieds. Me voici rendu à racheter un nouveau matériel en plus de mes nourritures. Quelle misère. J'avale ma salive, je marche l'air de rien, je me tasse un peu, mais espère conserver cet air fier et avenant qui me caractérise. Je ne suis pas d'accord avec ce que je suis. Ce mois-ci, je vais devoir sans l'ombre d'un doute me serrer la ceinture. Ou ne pas en porter. Devant l'étal de fruits et légumes, j'ai l'œil hagard ; je m'arrête. Il n'y a plus qu'à tout recommencer :

— Bonjour, je voudrais une tomate Roma et une petite betterave s'il vous plaît. C'est pour de la peinture.